

## De l'inhospitalité

Richard Scoffier,  
Paris le 21 février 2012

*Là où croît le danger, croît aussi ce qui sauve*  
Friedrich Hölderlin

Contrairement au médecin ou au dentiste et même au notaire ou à l'avocat qui reçoivent leur clientèle dans des cabinets qu'ils n'habitent pas, le psychanalyste peut recevoir ses patients chez lui, dans son appartement ou sa maison. Cette habitude n'est pas neutre. Elle est liée à l'une des notions fondamentales de la psychanalyse : le transfert. Une notion qui désigne le déplacement d'une conduite émotionnelle que le patient opère entre un objet infantile (notamment les parents) vers un objet actuel, plus particulièrement l'analyste au cours du traitement. Ce transfert, d'abord perçu comme une entrave à l'analyse, a ensuite été compris comme son moteur même. C'est à la fois un transport amoureux, le symptôme d'un affect refoulé qui émerge dans une relation substitutive et l'expression directe de l'inconscient. Donner ses consultations chez soi permet à l'analyste d'échapper à une relation institutionnelle qui conduirait ses patients à l'assimiler d'emblée à une image paternelle, tout en l'exposant à la possibilité de tomber de Charybde en Scylla et d'être considéré comme un ami ou un amant.

L'appartement/cabinet du docteur C a donc été conçu à la manière d'un outil thérapeutique aidant à maîtriser le transfert que l'analysant ne manquera pas d'éprouver pour son analyste. Jacques Lacan compare le rôle de ce dernier à celui de Socrate dans le Banquet de Platon. Dans ce dialogue, le philosophe feint de repousser les avances d'Nobliade pour mieux orienter l'amour que le jeune homme lui porte vers le savoir qu'il représente. Tout le travail, tout l'art du psychanalyste, consiste à faire dériver l'amour qui s'adresse à sa propre personne vers la connaissance. Il doit pouvoir jouer comme un musicien avec cette relation : l'inhiber ou la favoriser pour éviter de tomber dans le piège d'une identification qui rendrait toute analyse impossible.

Moins qu'un espace commun dans lequel ils seraient tous deux plongés, le cabinet détermine un espacement entre le thérapeute et le patient. Il fonctionne à l'in-

tar d'un mécanisme orthopédique replaçant constamment l'analyste à la "bonne distance" de l'analysant : ni juge, ni ami, mais "autre" inassignable, convoquant une parole qui délie et dénoue, qui décompose et recompose. C'est un dispositif qui met en présence tout en maintenant à distance. Un agencement qui, dans le mouvement même où il établit des relations étroites de proximité entre les interlocuteurs, les sépare et les éloigne l'un de l'autre. Comme si l'appartement s'avérait être la mise en trois dimensions d'un double commandement contradictoire qui conditionne la possibilité de la cure : "tu es chez moi et je te reçois comme un ami, mais en même temps tu n'es pas chez moi et tu n'es pas mon ami"

### Mécanisme thérapeutique

Le trajet du patient à l'intérieur de l'appartement se compose comme un véritable parcours initiatique rappelant celui qui, à Delphes, mène le consultant vers le lieu de l'oracle sur le sol duquel est gravée l'inscription : *Connais-toi, toi-même...*

Vous accédez directement à la salle d'attente, une pièce qui se constitue à l'image d'un cocon où la lumière, réfléchi par le sol en pierre, parvient en second jour par une longue fente basse. Au travers de cette ouverture découpée dans la cloison insonorisée vous pouvez pressentir l'activité sans rien entendre, ni vraiment voir. Sauf peut-être les pas du patient précédent qui sort de sa séance en empruntant l'entrée principale. Enfin, la porte s'ouvre et le docteur apparaît à contre-jour pour vous recevoir dans un espace envahi de lumière. Votre hôte vous attire au centre de son monde. Vous empruntez une légère rampe qui vous fait passer devant sa cuisine où les multiples placards ont absorbé tous les indices concernant ses habitudes culinaires.

Vous parvenez enfin au centre d'un vaste espace ponctué d'objets de tailles et de matières différentes. Une estrade s'avance vers vous tout en se cachant derrière un haut garde-corps en bois, comme si elle vous accueillait en vous tournant le dos. Avec le recul, le volume de la cuisine dessine un temple in antis formant un propylée, et, sous leur habillage de noyer des États-Unis, la chambre et le dressing se combinent pour composer un meuble géant. Le plafond acoustique s'abaisse pour mieux écouter vos confidences et accompagner le surgissement de la bibliothèque qui se libère de son mur rouge sombre pour s'ouvrir en forme de diptyque infléchi et tenter de vous étreindre. Un mouvement pondéré par les portes coulissantes qui occultent ses rayonnages et vous interdisent de voir ou de feuilleter les ouvrages qu'elle renferme.

Vous pressentez, mais vous ne pouvez pas voir la baignoire qui vient contaminer l'espace de lecture, ni la salle de bain qui s'enfoncé en formant une invagination derrière la cuisine. Contrairement à la Judith du Château de Barbe Bleue, l'opéra de Béla Bartok, qui pénètre dans toutes les chambres et dévoile toutes les facettes

de la personnalité de son nouvel époux jusqu'à déconstruire l'amour absolu qu'elle lui porte, vous êtes conduit au cœur du foyer tout en restant désespérément sur son seuil.

Vous vous trouvez au centre d'un vide qui rappelle une place publique entourée de bâtiments fermés sur eux-mêmes, préservant jalousement leur propre intimité, leur propre secret. Des objets qui objectent rappelant les sculptures en bois ou en formica fragmentés, sans fonction et sans échelle de Richard Artschwager. L'espace semble ainsi se retrousser ou se retourner comme un gant. Après une lente progression où l'intériorité semble enfin conquise, vous vous retrouvez rejetés à l'extérieur, suivant le principe de la bande de Möbius et autres bouteilles de Klein.

### **Machine à inhabiter**

De même que le transfert ne concerne pas uniquement la relation de l'analyste à son patient, cet appartement/cabinet, conçu comme un instrument permettant la mise à distance, peut prétendre à une certaine universalité. Tout logement pourrait être pensé, non en termes d'espace, mais en termes d'espacement entre les hôtes (mot qui désigne à la fois la personne qui accueille et celle qui est accueillie). Et, ce dispositif pose des questions que peu de logements tentent aujourd'hui d'aborder.

Comment ouvrir son foyer à toute intrusion : l'ami de toujours, le voisin envahissant ou l'ennemi implacable venu reconnaître les lieux ? Comment, sans danger, entraîner l'étranger au cœur même de son foyer ? Comment ne pas devenir l'animal inquiet du moindre bruit, résigné à attendre l'ennemi qui viendra le déloger et le tuer, décrit par Kafka dans *Le terrier* ?

Le logement d'aujourd'hui est toujours pensé comme une machine à recevoir, à habiter et à produire de la subjectivité. Il reste fondé sur la séparation des espaces publics et des espaces privés : d'un côté, l'entrée, le séjour, la salle à manger, la cuisine ; de l'autre, les chambres et la salle de bain. Pour mieux se cloîtrer sur eux-mêmes, les espaces d'intimité sont ainsi protégés par le filtre des espaces de sociabilité.

Il faudrait renverser ces valeurs et réorganiser le logement autour la question de l'inhospitalité. Ne plus penser l'accueil comme le franchissement d'une succession d'enveloppes menant du plus public au plus privé, mais comme une odyssée à travers des espaces fragmentés aléatoirement distribués. Ne plus penser l'habitation comme un intérieur rigoureusement protégé de l'extérieur, mais comme une bande de Möbius, où le plus intime pourrait à tout moment entretenir des relations de contiguïté avec l'extériorité la plus radicale. Oublier la machine à habiter induisant son propre mode d'emploi, ses propres rituels d'habitation, pour mieux promouvoir une machine à inhabiter induisant des occupations toujours différentes et événementielles de l'espace. Oublier la coquille protégeant et invoquant un sujet

souverain, pour mieux penser un mécanisme capable de mettre ce sujet en crise et de l'entraîner dans des processus de désobjectivation. Pour mieux penser le logement à l'image d'un mécanisme orthopédique qui maintiendrait son occupant dans son incomplétude essentielle en le protégeant des autres et en le protégeant de lui-même, de son terrible désir de retourner dans le ventre de sa mère ou de s'enfermer vivant dans son tombeau.

Ainsi ce processus de mise à distance développé dans l'appartement/cabinet peut être assimilé à un mécanisme immunitaire permettant de désactiver à la fois l'intrusion de corps étrangers et l'enracinement de l'occupant à l'intérieur de son espace d'habitation. Il permet la transfiguration de la machine à habiter en machine à séduire, métamorphosant n'importe quel maître de maison en Socrate, jouant en virtuose de la proximité et la distance pour mieux subjuguier et amener à mieux se connaître tous les éphèbes de la terre. Il permet de ne plus considérer le logement comme une protection, une matrice capable d'engendrer des sujets unitaires et des corps glorieux, mais comme un dispositif aidant ses occupants à reconnaître leur propre faille, leur propre manque et à invoquer une impossible complémentarité.